

# Le Sabot de Vénus

une nouvelle réaliste de

**Pauline Pucciano**

Elle est seule devant sa glace au tain piqué. Il n'y a pas de bruit dans la maison, et elle essaie de se regarder sans se voir : son peigne arrange machinalement ses cheveux, mais elle fait un effort pour ne pas voir le reste du reflet. Les yeux dont le blanc a jauni comme une vieille photo. Le visage mystérieusement affaissé, effondré. Elle pense tous les matins à cette phrase de Duras: "J'ai un visage détruit." Elle se dit qu'aucune phrase ne résume mieux le sentiment qu'elle éprouve devant le miroir.

Elle a choisi des vêtements du dimanche, dans lesquels elle n'est pas très à l'aise. Elle a hésité longtemps entre deux chemisiers, et puis elle a opté pour le plus fleuri, pour faire plus gai, pour assortir sa tenue à la circonstance. Laurence vient la voir à midi; elle doit arriver par le RER de 11h40, peut-être aura-t-elle quelques minutes d'avance, les jeunes marchent si vite. Cela fait deux mois qu'elle ne l'a pas vue, deux mois presque jour pour jour, et aujourd'hui elle vient seule, alors pour une fois ce sera comme au bon vieux temps, comme avant son mariage, quand elles se faisaient du thé les jours d'hiver et que Laurence lui racontait ses déboires amoureux. Sur la dernière photo, elle a eu du mal à la reconnaître. Sa fille si menue ne coïncide pas avec l'image de la femme de presque cinquante ans, un peu épaissie, qu'elle est devenue. En vrai, bien sûr, ce n'est pas pareil, elle retrouve Laurence dans ses intonations et ses expressions. Mais les photos de sa fille lui paraissent presque aussi douloureuses que son reflet dans le miroir. Elle aussi a le visage détruit.

Elle entreprend, après sa toilette, de descendre l'escalier. Elle sourit en pensant à ce que Laurence lui dit tout le temps : "Mais pourquoi ne dors-tu pas dans la chambre du bas ? Tu vas finir par te casser le col du fémur". Mais elle aimerait mieux ne plus dormir du tout que de dormir dans la chambre du bas. Elle veut dormir dans son lit à elle, où elle a fait l'amour tant de fois. Dans leur lit à eux, même si lui n'y dort plus, parce qu'il dort à deux cents

mètres de là, sous le granit. Elle fait bien attention quand elle descend les marches, une à une, précautionneusement. Sa vie est comme les orchidées fragiles qu'elle amoncelle dans sa cuisine; une chose qui ne demande qu'à mourir, au moindre souffle d'air, à la moindre négligence. Alors il faut contourner les orchidées quand on passe, et prendre son temps pour descendre l'escalier. Prendre son temps, d'ailleurs, ça ne la dérange pas. Elle a le temps - du moins, quand on parle des petites choses. Comment peut-on avoir des journées si longues et en même temps l'impression qu'on arrive à la fin du sablier ? C'est un sacré paradoxe, quand on y pense. Les vieux sont riches en heures, et pauvres en années, comme s'ils avaient accumulé de la monnaie de singe. Les jeunes, eux, n'ont jamais de monnaie, et n'ont jamais que des grosses coupures.

Elle se demande ce que Laurence lui aura acheté pour son anniversaire. Peut-être une nouvelle orchidée, ou un livre. Elle espère qu'elle n'aura pas un vilain châle bariolé comme l'an dernier. Elle est arrivée en bas de l'escalier et se repose un peu. Par la fenêtre, elle aperçoit sa petite rue de banlieue, toujours identique, inchangée depuis l'enfance de Laurence. Elle sait bien que Laurence n'aime pas ça, la banlieue, les jeunes ne jurent que par Paris. Mais Paris ce n'est pas fait pour les gens qui risquent de s'étioler au moindre accident. Cela fait longtemps qu'elle n'est pas allée à Paris, et elle se dit tranquillement, presque avec soulagement, qu'elle n'ira plus jamais. Ça fait partie des petites contreparties de l'âge. Après tout, on peut avoir ses petits caprices. Elle ne subira plus jamais l'humiliation d'exposer sa lenteur et sa fragilité à cette foule impitoyable. Elle peut rester dans sa maison, maintenant, qui la protège du froid, de la pluie, du bruit, et des gens. Elle s'y sent en sécurité, sauf quand elle se met à imaginer le pire - une mauvaise chute, et la solitude qui tourne au cauchemar. Elle a un bracelet pour prévenir les secours dans ce cas là, mais ces trucs là sont mal fichus, et lui donnent des démangeaisons. Le bracelet est sur le buffet, et Laurence n'a pas tort quand elle lui dit que ça ne sert pas à grand chose.

Quelle heure est-il ? Bientôt dix heures. Le facteur ne va pas tarder - ah non, c'est vrai, c'est dimanche. Elle n'aime pas le dimanche, en général, sauf qu'aujourd'hui il y a Laurence. Bon, il est temps de préparer le repas - elle sort de son congélateur deux petits filets de boeuf et hésite longuement sur le vin, puis elle choisit un bordeaux supérieur, bien meilleur que celui qu'elle boit d'habitude. Laurence n'aime pas le mauvais vin. Ensuite elle se met à laver la salade, à éplucher les haricots verts. Elle ne se prépare jamais de vrai repas pour elle toute seule, et cela lui demande un effort. Dire qu'elle a passé toute sa vie à faire ça deux fois par jour... Cela la remplit d'étonnement, qu'une activité aussi futile ait pu lui demander autant de temps. Mais lui, il aimait bien manger, et à cette époque-là on ne faisait pas de surgelés. Alors les gestes d'antan lui reviennent. Sa petite fille lui dit toujours qu'elle est la plus rapide pour éplucher les pommes de terre. Elle ne sait pas si c'est vrai, elle se dit que lorsque la petite fille aura épluché des milliers et des milliers de pommes de terre, elle sera bien aussi rapide. Elle se demande combien on épluche de pommes de terre dans une vie. Combien on met de pincées de sel dans l'eau qui bout. Ça doit être famélique quand on y pense. La vie, c'est plein de petites choses ennuyeuses.

11h15. Le repas est prêt. Il n'y a plus qu'à attendre. Si Laurence a du retard, elle appellera sûrement, alors il vaut mieux rester près du téléphone, après avoir vérifié qu'il fonctionne convenablement. Elle prend un mots -croisés et se concentre sur les définitions. « Suit le cours des rivières », en 11 lettres. Ça doit être un jeu de mots, les auteurs de mots croisés ont toujours l'esprit tordu. Elle réfléchit, saute à une autre définition, regarde l'heure. Elle a toujours détesté ça, attendre. Elle se souvient, du temps de sa jeunesse, des heures passées à attendre le retour de son mari, représentant de commerce. Elle ne sait pas pourquoi elle a toujours été aussi anxieuse - passée une certaine heure, des visions macabres l'assaillaient sans qu'elle puisse leur résister, lui présentant son homme encastré dans une barrière de sécurité, sanglant, mutilé. Elle meublait l'attente avec des

fantasmes terribles - elle imaginait le coup de téléphone de la gendarmerie, ou bien la visite à la morgue. Et elle a subi la même chose pour ses enfants. Des accidents de voiture, d'escalade, des overdoses, des agressions et des viols imaginaires, ont émaillé l'enfance de Laurence et de Stéphane. Et cela recommence, inlassablement, dès qu'elle les attend. Elle imagine des petits voleurs à la tire bousculant sa fille de cinquante ans et lui arrachant son téléphone. Elle imagine un accident de RER, une bombe, une grève. Au bout d'un moment, elle n'y tient plus et appelle.

- Tout va bien, Maman, dit la voix agacée de Laurence. Ne t'inquiète pas, je prendrai celui de 12h20.

Après le coup de téléphone, elle se sent un peu mieux, et se replonge dans ses mots-croisés. « Suit le cours des rivières. »... C'est « diamantaire », bien sûr. On parlait beaucoup de rivières de diamants, à l'époque - c'est un mot qui ne s'emploie plus guère. Tout change, et le monde ressemble de moins en moins à ce qu'il était. C'est peut-être cela qui est le plus difficile à supporter dans la vieillesse. Avoir le visage détruit, on s'y accoutume finalement. Mais ne pas reconnaître le monde où l'on a grandi, c'est un sentiment inconsolable. Un mal du pays irrémédiable, car le pays est un continent englouti dans les couches de l'Histoire. C'est pour ça qu'on se raccroche à ce qu'on peut : une maison, des objets, dont on feint de ne pas voir les lézardes et les subtiles métamorphoses. Elle arrive à se concentrer sur plusieurs définitions, et éprouve une certaine satisfaction à voir son mots-croisés avancer. Cela la rassure, elle se dit qu'elle n'est pas encore atteinte de la maladie d'Al-Zheimer. Il lui est arrivé, trois ou quatre fois, d'avoir ce doute odieux. Comment n'a-t-elle pas retrouvé tel mot ? Comment a-t-elle pu oublier tel rendez-vous ? Comment a-t-elle pu confondre deux personnes, comme dans un rêve, alors qu'elle était parfaitement éveillée ? Ce doute la ronge, de temps en temps, mais elle le chasse avec courage. Le mots-croisés a bien avancé, et c'en est un particulièrement difficile.

Tout à coup l'attente s'arrête. La sonnerie a retenti, et elle se hâte avec lenteur, comme la tortue de la fable, pour aller ouvrir. Laurence est là, avec un sourire figé, et elles s'embrassent poliment, sans effusion.

- Tu as fait bon voyage ? demande-t-elle.
- Oh, tu sais, ce n'est pas le bout du monde, j'ai mis 45 minutes porte à porte.
- 45 minutes ? Oh oui, c'est bien.

Elles ne parlent pas du fait que, malgré cette proximité, Laurence n'est pas venue depuis deux mois, mais cela plane, de manière indéfinissable, dans la conversation, comme un orage prêt à éclater.

- Tu dois avoir faim ? demande-t-elle en regardant l'heure. Il est presque une heure.

Laurence est agacée et ne prend pas la peine de le dissimuler.

- Je ne mange pas à heures fixes, dit-elle. Dis plutôt que c'est toi qui as faim.
- Eh bien ma foi oui, je commence... dit-elle d'un ton enjoué, et elle disparaît dans la cuisine, laissant sa fille s'installer dans la maison familière et étroite.

Laurence a perdu l'habitude de cet univers minuscule, et elle a le sentiment que les parois de la maison ont rétréci depuis la dernière fois, que la rue a rétréci. Elle se demande comment elle a pu passer son enfance ici; ses souvenirs d'enfance soudain ne coïncident plus avec cette réalité crue, cruelle, qu'elle a l'impression de prendre en pleine face. Ce petit pavillon grisâtre, transformé par la magie de l'enfance en un palais immense et aventureux, est redevenu ce qu'il était : laid, d'une laideur banale, médiocre. Elle accroche son écharpe et sa veste à la patère de l'entrée et rejoint sa mère dans la cuisine.

- Tu veux de l'aide, Maman ?

Ah... La voilà qui redevient gentille, pense la vieille femme. Il lui faut toujours quelques minutes d'adaptation pour perdre le petit ton arrogant qu'elle a presque toujours quand elle arrive.

- Je veux bien... Tu peux vérifier qu'il ne manque rien pour le couvert ?

Laurence s'exécute. Les petits gestes les sauvent - Laurence se souvient de tout, de l'endroit où on range les saladiers, de l'emplacement du beurre dans le réfrigérateur. Elle se dit qu'il est très étrange d'être à la fois chez soi et si profondément étrangère. Son origine, qu'elle ressent pourtant fortement, lui paraît énigmatique, et la laisse perplexe. Elles passent à table vers 13h15; au début, le repas est un peu silencieux; la vieille dame a faim et paraît absorbée dans la consommation de son repas. Laurence la regarde, entre deux bouchées rêveuses. On ne peut pas dire que la vieille dame est goulue, ni même gourmande. Non. Elle mange avec modération, un peu de tout, un peu de viande, un peu de pommes de terre, un peu de haricots verts, et Laurence cherche le bon mot pour décrire sa façon de manger. Elle finit par le trouver : elle mange avec application. Elle mange comme une écolière fait son devoir, sans faire de tache, sans se précipiter mais sans traîner non plus, avec le sentiment du devoir accompli, de la chose bien faite. Comment est-ce que cela peut arriver, que l'absorption d'un repas devienne une chose si importante ? Laurence n'a jamais aimé les haricots verts - elle se souvient de son enfance pleurnicheuse - et elle se demande pourquoi sa mère lui en sert à chaque fois. Cela l'irrite, plus que cela ne devrait, sans doute. Elle aimerait un jour que sa mère lui prépare quelque chose pour lui faire vraiment plaisir.

- Tu ne bois pas de vin, Laurence ?

- Non, merci, tu sais que je ne bois jamais à midi.

La vieille dame regarde son Bordeaux Supérieur avec rancune, et hausse les épaules. Elle s'en sert un verre plein et soupire.

Alors Laurence, pour meubler, se met à raconter des choses insignifiantes, que sa mère n'écoute que d'une oreille distraite. Sa surdité paraît toujours s'aggraver lorsque les sujets ne l'intéressent pas - et les histoires de bureau, les rénovations de l'appartement, les projets de vacances, ne l'intéressent nullement. Elle se demande pourquoi Laurence ne lui parle jamais des choses importantes. De son couple, des problèmes de ses enfants. Ils

doivent commencer à lui en faire voir, à quatorze et seize ans. Elle serait friande d'anecdotes sur leur adolescence. Mais Laurence offre une surface lisse; elle n'a rien à dire sur son mari, rien à dire sur ses enfants. Elle garde sans doute tout cela pour une bonne amie, mais à elle, elle ne dit rien d'essentiel. Pendant que Laurence parle, elle ne l'écoute pas, mais elle la regarde. Elle se demande pourquoi on comprend si tard qu'il ne faut pas perdre de temps avec les choses de ce genre, pourquoi les gens ont toujours l'air si préoccupés par des choses qu'ils vont oublier complètement le mois d'après. Alors, comme sa fille ne lui parle pas, elle essaie de la lire. Ses cheveux sont un peu blancs à la racine, et elle a l'air fatiguée. Ses vêtements ne lui vont pas très bien - le bleu marine ne va pas aux brunes, elle le lui a toujours dit. Jacques doit sûrement aller voir ailleurs - lui, c'est un bel homme, qui a encore de la prestance. Laurence est à un mauvais âge, celui où les mères se rendent compte qu'elles ont passé le relais de la jeunesse et de la beauté, des nuits blanches, des mots d'amour. Elles s'en rendent compte en voyant leur fille grandir - tout recommence, certes, mais ailleurs, à côté, un peu plus loin. Et on a définitivement changé de rôle.

- Tu m'écoutes ?
- Oui, ma chérie. Je me demandais... ça lui fait combien, à Elodie ? Seize ou dix-sept ?
- Seize.
- Elle doit être jolie, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue.
- Elle est toujours très occupée, tu sais, entre ses copines et le lycée...
- Pas de petit copain ?
- Ah ça, mystère !

Elles sourient toutes les deux, mais la conversation s'éteint comme un feu mal nourri. Elle a du mal à repartir. Elles parviennent à trouver quelques sujets de surface - le temps, la nourriture, quelques souvenirs lointains - pour masquer le silence qui s'est installé entre elles. La surdité de la vieille femme semble portée à son comble - elle fait plusieurs fois



répéter les paroles de Laurence, dont l'insignifiance devient criante, presque insupportable. Les reproches informulés sont à présent au bord des lèvres, prêts à se répandre comme une pluie de serpents et de crapauds.

- Tu te souviens d'Emilie ? demande la vieille femme. Je l'ai croisée l'autre jour.
- Emilie Duquesne ?
- Oui, tu dois t'en souvenir, elle était dans ta classe en cinquième.
- En quatrième.
- Eh bien, tu le croiras si tu veux, mais elle n' a pas beaucoup changé. C'est une très belle femme, très mince, très élégante.
- Très bourgeoise.
- Certaines femmes ont de la classe, Laurence, tu ne peux pas le leur enlever.
- Et certaines autres n'en ont pas, c'est ça ?

Le regard de Laurence est plein de défi et la vieille femme avale posément sa bouchée de fromage avant de poursuivre.

- Les années ont beau passer, les jalousies de l'enfance ne se surmontent jamais, finit-elle par dire d'un air philosophe.
- Les jalousies de l'enfance ?
- Mais oui, cette petite avait tout pour plaire - elle était jolie, elle avait de l'argent, c'était la meilleure de la classe. Je suis sûre que tu t'en souviens très bien. C'était une épine dans ton coeur.
- Ce dont je me souviens très bien, c'est que tu passais ton temps à la prendre en exemple.
- Evidemment ! Elle était parfaite !
- Maman, tu as passé plusieurs années à faire entre elle et moi des comparaisons désobligeantes. Alors, oui, je m'en souviens très bien. Je m'en souviens d'ailleurs tellement que j'ai consacré à Emilie Duquesne plusieurs séances chez mon psy. Je

pense que cette parfaite petite garce a largement contribué à la construction de sa piscine.

- Oh là là, tu t'emportes, c'est fou ça. Dès qu'on parle d'elle. J'ai simplement dit que je l'avais rencontrée.
- Non, maman. Tu n'as pas simplement dit que tu l'avais rencontrée. Tu as dit qu'elle était mince, et élégante, et qu'elle avait de la classe. Et tu sous-entendais : pas comme toi, ma pauvre Laurence.
- Tu deviens paranoïaque.
- Non, je ne suis pas paranoïaque. Et puisque tu en parles, tu penses que c'est une bonne idée de dévaloriser sa propre fille de manière permanente en la comparant à une autre ? Tu penses que c'est le rôle d'une mère ?
- Oh, les grands mots !
- Comment, les grands mots ?
- Je te vois une fois tous les 36 du mois et tu viens pour me ressortir des rancunes de ton enfance ? Non mais franchement, évolue un peu. Tu ne vas pas me reprocher toute ta vie ce que je t'ai dit ou fait quand tu avais quatorze ans !
- Pourquoi ? Il y a prescription ?
- Mais oui enfin, c'est ridicule.
- Et si je continue à douter de moi jusqu'à aujourd'hui à cause de ce que tu m'as fait quand j'avais quatorze ans, il y a toujours prescription ?

La vieille femme soupire.

- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?
- Je ne sais pas, moi. Mais ne t'étonne pas que je ne vienne pas te voir plus souvent.
- Je suis vieille, Laurence, chaque fois que tu me vois peut être l'une des dernières.
- Chaque fois que je te vois je mets quinze jours à m'en remettre.
- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Tu voulais que je te parle, n'est-ce pas ? Que je te dise des choses vraies et intéressantes ? Eh bien là je te parle. Et je te dis que tu m'as fait du mal, que tu m'en fais encore, que je cauchemarde plusieurs nuits de suite quand je sors de cette affreuse maison.

La vieille femme a encaissé les coups avec fierté jusque là, mais tout à coup, elle prend conscience de la force du sentiment qui anime Laurence, et qu'elle ne sait pas comment nommer. Laurence est comme galvanisée par le mouvement de cette éructation du fond de son passé - elle rayonne, et son aura est effrayante. La vieille femme a une conscience vive de la violence qu'elle a déchaînée, et de sa propre fragilité - sa fille lui fait peur, et une panique purement physique la submerge. Son vieux coeur s'accélère, ses yeux larmoient, ses mains toujours un peu tremblantes sont secouées maintenant comme des feuilles prêtes à tomber par un jour de tempête. Elle a le visage chaviré, et la tête confuse. Pourquoi Laurence est-elle si en colère ? Qu'a-t-elle donc bien pu faire pour que sa fille ne voie pas à quel point elle a besoin d'aide ?

Il y a un silence où tout est suspendu.

Et dans ce silence, soudain, Laurence la voit. Les écailles sont brusquement tombées de ses yeux. Il y a un instant, elle voyait sa mère, éternelle et puissante, qu'elle pouvait invoquer comme une déesse ou conjurer comme un démon. Et, à présent, sans qu'elle comprenne comment, elle ne voit plus qu'une femme terriblement âgée. Elle voit, à travers le décillement de ses yeux, le squelette poreux qui soutient à peine la chair; elle voit la fragilité indicible de la vieillesse - les vieux yeux vitreux, les petites mains tremblantes qu'elle tient toujours l'une dans l'autre, et l'expression, surtout, hagarde. Elle ouvre la bouche pour parler mais ne trouve rien à dire - sa mère est là devant elle, complètement égarée, et Laurence a le sentiment odieux de sa propre puissance. Cette femme, qu'elle vient de faire pleurer, elle pourrait la briser, la détruire, la terrifier, d'un seul geste. Elle ne se défendrait pas - elle est nue, d'une nudité troublante, insoutenable, elle est sans

défense, désemparée comme un enfant face à la complexité de ce qui se passe autour d'elle. Laurence sent une vague d'émotion déferler au fond d'elle, et elle sait qu'il faudra affronter cette lame de fond tôt ou tard. Mais pas tout de suite. Pour l'heure, elle compose un sourire, et saisit gentiment l'une des mains de la vieille femme, qui se raccroche à elle avec un sourire de reconnaissance. Laurence a l'impression de la sauver d'une chute terrible, d'une chute essentielle, par cette main tendue, et la reconnaissance de sa mère la touche en plein coeur, sans qu'elle s'y attende. Ce n'est pas la reconnaissance qu'elle a toujours cherchée jusque là - celle que les enfants demandent à leurs parents, et que ceux-ci ne donnent jamais assez, faite de valorisation et d'approbation. Non, c'est une reconnaissance beaucoup plus intime. La vieille femme, qui a les yeux pleins de larmes, à présent, reste silencieuse, mais semble lui dire : « Enfin, tu me vois telle que je suis, dans toute ma faiblesse humaine. Je ne serai plus jamais ta mère après cela, mais je ne serai plus jamais seule. »

Elles restent un moment à se regarder, l'émotion circulant entre elles deux. Comme deux actrices de théâtre après le tomber du rideau, elles n'ont plus de rôle à jouer. Mais elles sont là, ensemble, comme elles ne le seront peut-être jamais plus, comme elles ne l'ont peut-être jamais été. Laurence a conscience du caractère à la fois terrible et précieux de cet instant - elle sait, comme on le sait parfois, que cet instant deviendra un souvenir essentiel, une clé pour comprendre tout un pan de son existence.

Elle le laisse passer, comme on regarde passer un oiseau rare, sans bouger.

Et puis la vie les rattrape, il faut débarrasser la table, préparer le café, songer à partir parce qu'il se fait tard. Quand Laurence repasse la porte en sens inverse et qu'un silence familial revient dans la maison, la vieille femme pousse un soupir, qui tient à la fois de la tristesse et du soulagement. Elle se sent mal, fatiguée, et son coeur lui paraît anormalement rapide. Le docteur lui a déconseillé les émotions fortes - et elle ferme la

porte à clé, avec le sentiment de se protéger de tout - du passé, de l'avenir, de sa fille. Le présent immobile referme sa bulle sur elle, et elle respire un peu mieux.

Lorsque le téléphone sonne, quelques minutes plus tard, elle est en train d'humecter ses orchidées, la tête vide. La petite violette n'est pas au mieux de sa forme en ce moment. C'est dommage que Laurence ne lui en ait pas apporté - il y avait justement une petite place vide, ici, entre les deux grandes jaunes. Cette année, personne ne lui a rien offert pour son anniversaire.

Le téléphone insiste, alors elle se dirige précautionneusement vers lui. C'est sa voisine, Madame Eulalie, qui vient aux nouvelles.

- Alors, vous avez vu votre fille ?
- Oui, elle est repartie tout à l'heure.
- Vous devez être contente, alors, ça faisait longtemps qu'elle n'était pas venue.
- Oui, j'étais très contente. Mais vous savez, j'ai trouvé qu'elle n'allait pas très bien.
- Ah bon ?
- Toujours à ressasser des vieilles histoires, et puis toujours fourrée chez son psy... A notre époque, on n'avait pas besoin de raconter sa vie à un étranger une heure par semaine...
- A qui le dites-vous !
- Vous savez, Madame Eulalie, je crois que c'est la crise de la cinquantaine. Ce n'est pas un bon âge pour une femme. Entre les maris volages, les enfants rebelles, et les miroirs qui vous font la tête...
- Ca, c'est bien vrai, ce que vous dites. Pour mes cinquante ans, je n'étais pas fière.
- Et puis que voulez-vous ? Certaines personnes traversent la vie avec facilité, et d'autres pas... Ma petite Laurence fait partie de la deuxième catégorie, voilà tout. Je l'ai toujours dit...

A quelques centaines de mètres de là, Laurence a fini par rejoindre la petite gare triste et grisâtre. Ses yeux versent depuis qu'elle a quitté la maison un torrent de larmes qu'elle ne parvient pas à endiguer. Elle ne sait pas depuis combien de temps elle n'a pas pleuré comme ça - et se demande aussi *pourquoi* elle pleure, ou plutôt, ce qu'elle pleure. Les larmes provoquent en elle une sensation de relâchement, d'abandon - une paix obscure est en train de monter en elle comme une marée. Sa mère toute-puissante est morte tout à l'heure, emportant dans sa chute tout l'amour contrarié de son enfance, toute sa peur de décevoir, et toute sa rancune, aussi. Et c'est tout cela qui s'écoule maintenant hors d'elle, en un flot irrépressible. Ce sont des larmes de deuil.

- ... Je sais bien qu'elle m'est beaucoup plus attachée qu'elle ne le croit elle-même, Madame Eulalie. Les enfants, c'est toujours comme ça.

Dans le train, Laurence pense à cette vieille femme esseulée, comme si elle ne la connaissait pas. Elle imagine dans un vertige son avenir réduit, les douleurs de son vieux corps, l'absence de chaleur dans son lit de veuve. Elle se rend compte qu'elle ne lui a rien offert pour son anniversaire, et que la vieille femme attendait peut-être quelque chose. Elle se promet de rattraper cet oubli et se demande quoi lui offrir - pas encore une orchidée, tout de même ? Et Laurence, à travers les larmes qui continuent leur incontrôlable mouvement, revoit sa mère arroser tendrement ses fleurs. Il y a quelques heures, cette pensée l'aurait agacée - s'est-elle jamais occupée de ses enfants avec autant d'amour ?- mais à présent elle l'émeut, et elle se promet de lui en acheter une dès que possible.

En marchant le long de l'avenue qui la ramène chez elle, elle s'arrête un instant devant la boutique du fleuriste. Il y a dans la vitrine, par l'un de ces hasards objectifs qui lui arrivent si souvent depuis qu'elle est en analyse, une extraordinaire orchidée. « Sabot de vénus », dit l'étiquette. La fleur est pourvue d'une couronne royale, toute blanche et

striée de pourpre, de deux bras multicolores et d'une sorte de langue - ou plutôt de sexe - d'un rouge humide. Laurence n'a jamais rien vu de tel, et ce monstre organique, qui ne paraît pas tout à fait végétal, exerce sur elle une profonde fascination. Elle ressemble à un insecte délirant prenant son envol ou à une fée de jardin anglais. Mais lorsqu'on s'attarde sur le « sabot », sur ce ventre béant, dans les profondeurs duquel on n'ose porter le regard, la fleur devient gravide, et presque obscène - à la fois langue, lèvres et poche - et apparaît comme quelque mystérieux organe sexuel et primitif.

Elle entre dans la boutique et demande s'il est possible de la faire livrer en banlieue. Et lorsqu'on lui présente la carte, elle écrit quelques mots, d'une seule traite, sans hésiter.

Le lendemain, la vieille femme est occupée à son mots-croisés lorsque la sonnette retentit. Ce n'est pas l'heure du facteur, et elle se dirige, un peu inquiète, vers la porte d'entrée. Elle se rassure tout de suite en voyant l'orchidée - une orchidée superbe, d'une variété qu'elle ne connaissait pas - et un sourire de ravissement monte à ses lèvres tandis qu'elle s'empare de la carte.

« Pour toi cette fleur royale, fascinante, archaïque et fragile - Laurence. »

Octobre 2015